

Thomas Sargent face à Robert Lucas : une autre ambition pour la Nouvelle Economie Classique

Aurélien GOUTSMEDT*

2 avril 2016

PRELIMINARY VERSION - DO NOT CITE

Introduction

A la fin des années 1980, il ne fait plus aucun doute que la théorie macroéconomique ne ressemble sensiblement plus à ce qu'elle pouvait être deux décennies plus tôt. On n'hésite plus à proclamer que le paradigme keynésien des années 1960 est bel et bien mort, même si des voix s'élèvent pour revendiquer sa réincarnation prochaine. Ce qu'on appelait alors la « révolution des anticipations rationnelles » avait profondément secoué les fondements de la discipline. Même si la particularité de la période durant laquelle elle s'opère (ralentissement du rythme de croissance exceptionnel des années 1960, émergence de la stagflation et virage conservateur des Etats-Unis) est une variable à considérer, et même si les questions de politique économique ont concentré une bonne partie des débats, il peut être légitime d'effectuer une lecture internaliste de cette révolution en la considérant avant toute chose comme un renversement méthodologique. Ce que nous propose les nouveaux classiques, c'est une nouvelle façon de construire des modèles, de nouveaux objets, une nouvelle articulation entre modèle et théorie, de nouveaux critères de test pour éprouver la validité et la solidité d'un modèle. Il ne s'agit plus alors « simplement de proposer de nouvelles réponses à de vieilles questions, mais d'offrir une nouvelle vue des questions qu'il est utile de poser » (Sargent, 2013, p.xxi)¹.

*University Paris 1 - Centre d'économie de la Sorbonne (CES).
Aurelien.Goutsmedt@univ-paris1.fr.

1. Les citations sont traduites de l'anglais par mes soins.

Un personnage se détache sur la scène académique : Robert Lucas est ainsi baptisé le « maître de la méthodologie » (Edward Prescott, dans son interview avec Snowdon and Vane 2005, p.351) et considéré comme l’architecte de la macroéconomie moderne. Paradoxalement, on ne trouve chez lui aucun article à proprement parler méthodologique, excepté peut-être son « Methods and Problems in Business Cycle Theory » (Lucas, 1980a). Mais il est possible de reconstruire sa position à partir d’un grand nombre d’éléments égrainés dans ses contributions à la théorie macroéconomique des années 1970. Ce qui se détache alors, c’est la défense d’une forme d’instrumentalisme méthodologique. Pour ne pas anticiper de trop le propos qui va suivre, on pourrait caricaturer la position de Lucas de la sorte : en tant qu’il représente une économie artificielle abstraite, un modèle est nécessairement irréaliste. Le critère de validité d’un modèle est à chercher dans sa capacité à reproduire, à imiter, des faits économiques quantitatifs et dans sa capacité à répondre à des questions des politiques économiques. Dès lors, il n’y a pas de sens à s’interroger sur le réalisme des hypothèses utilisées dans le modèle. L’économie modélisée doit être clairement distinguée de l’économie réelle. Le but principal de la macroéconomie, pour Lucas, devient l’évaluation de politiques économiques. La question de la capacité des modèles à interpréter et à expliquer des phénomènes macroéconomiques est relégué au second plan (voire disparaît totalement).

De par son statut, Robert Lucas est érigé comme figure de proue de la nouvelle économie classique (désormais NEC) et la méthodologie qu’il esquisse au travers de ses contributions tend à être perçue comme représentative des prétentions épistémologiques des nouveaux classiques dans leur ensemble. Ce que je me propose de faire dans cet article est de souligner le caractère trompeur de cette tentation à la généralisation, en m’intéressant aux propos méthodologiques de l’un des principaux co-auteurs de Lucas, Thomas Sargent.

Pour cela, je m’appuierai sur certaines contributions de Thomas Sargent publiées dans la première moitié des années 1980, et regroupées dans un livre, *Rational Expectations and Inflation* (Sargent, 2013). Les différentes préfaces de ce livre, réédité deux fois, sont révélatrices de l’objectif global de Sargent et de ses revendications méthodologiques. Il s’affirme comme le défenseur d’une vision plus réaliste que Lucas des modèles de la NEC, dans le sens où les concepts et les hypothèses du modèle ont une propension à *se référer* au monde réel².

2. Uskali Mäki (2012) affirme que les définitions du réalisme scientifique ordinairement avancées pour les sciences physiques sont impropres à rendre compte des caractéristiques épistémologiques des sciences économiques. Dans ces définitions potentielles, Maki inclut la formulation de Boyd-Putnam selon laquelle « les termes d’une science mature vise à se

Dès lors, si l'on s'intéresse par exemple à la position adoptée par les macroéconomistes nouveaux classiques face au phénomène de « stagflation » (inflation élevée, faible croissance et augmentation du chômage) qui frappe les Etats-Unis dans les années 1970, Sargent peut sembler beaucoup plus pertinent que Lucas. En effet, comme nous le verrons ci-dessous, ce dernier adopte un « principe de précaution » méthodologique : les énoncés des modèles ne doivent pas être étendus au monde réel. Lucas s'emploie à opérer un cloisonnement rigide entre l'économie artificielle modélisée par le macroéconomiste et l'économie réelle. Ainsi, on ne trouvera pas dans ses travaux d'explication directe et explicite de la stagflation, ni de proposition de remède. Dans le cas où l'on désirerait imaginer quelle pourrait être l'explication de Lucas de la stagflation, il faudrait en quelque sorte tirer sur la corde interprétative pour extrapoler une esquisse d'explication à partir de ses modèles. Sargent, quant à lui, s'attaque plus directement au problème. Les modèles de la NEC, en s'appuyant sur l'optimisation intertemporelle et les anticipations rationnelles, ont alors quelque chose à nous dire sur la stagflation qui se déroule aux Etats-Unis, et sur les moyens d'en sortir.

Pour appuyer ce propos, une première section s'attachera à exposer la méthodologie de Lucas. Cette dernière est bien connue et a déjà fait l'objet de plusieurs reconstructions totales ou partielles (Boumans, 1997; De Vroey, 2009, 2015; Vercelli, 1991). L'objectif sera de cibler les particularités de cette méthodologie qui révèle le contraste existant avec Sargent. Le contraste deviendra d'autant plus clair avec l'exposition de l'ambition proclamée par Sargent de faire de ce qu'il appelle la « théorie des anticipations rationnelles » un outil de pensée à visée pratique, un peu à la manière du concept keynésien de multiplicateur ou plus généralement du modèle IS-LM. La troisième section sera l'occasion de voir cette théorie des anticipations rationnelles en action. Sargent s'attache à réinterpréter un certain nombre d'événements économiques courants et historiques à l'aune de cette grille de lecture, ce qui lui permet de prendre part aux débats sur l'efficacité potentielle d'une politique de désinflation et sur la manière de la mettre en pratique.

référer [typically refer] » et « les lois d'une science mature sont approximativement vraie » (Putnam 1975, p.179 dans Mäki 2012, p.4). Ce qui m'intéresse n'est pas d'appuyer ou de réfuter l'argument de Mäki. Mais on peut considérer que cette formulation du réalisme scientifique à la Boyd-Putnam est présente dans l'esprit des macroéconomistes. C'est l'idée que Sargent doit se faire de son travail quand il développe l'utilisation de la théorie des anticipations rationnelles, ce qui contraste avec la vision plus instrumentale de Lucas, pour laquelle Mäki parlerait « d'instrumentalisme modéré » (Mäki, 1998, p.254).

1 L'instrumentalisme méthodologique de Robert Lucas

Cette section porte son attention sur les principes méthodologiques esquissés par Lucas tout au long de ses contributions regroupées dans *Studies in Business-Cycle Theory*. Elle s'appuie également sur l'analyse qu'en propose Michel De Vroey (2015, chapitres 10 et 11). Selon lui, les travaux de Lucas introduisent une triple transformation au sein de la macroéconomie (Ibid. p.174). Premièrement, la conception de l'équilibre se transforme, passant de l'idée d'un système à l'état de repos à celle d'un sentier d'équilibre intertemporel. Cette nouvelle conception repose sur la mise en cohérence de la macroéconomie avec les principes fondamentaux de la microéconomie, tels qu'on les retrouve dans le modèle Arrow-Debreu (les agents optimisent sous contrainte et de manière intertemporelle des fonctions objectif). Le deuxième changement introduit par Lucas relève de la transformation de la relation entre théorie et modèle. Enfin, c'est l'objet de la macroéconomie qui doit se déplacer, le terme objet pouvant être entendu dans la dualité de sa signification : « de quoi doit parler la macroéconomie » et « ce que doit viser la macroéconomie ». Dans le premier cas, l'objet d'étude qui doit être privilégié pour Lucas est le cycle d'affaires. La macroéconomie doit s'évertuer à bâtir une théorie générale des cycles d'affaires. Quant au but ultime de la macroéconomie, il réside dans la capacité des modèles à répondre avec précision (c'est-à-dire quantitativement) à des questions de politiques économiques. De ces trois changements majeurs préconisés par Lucas, seuls les deux derniers vont nous intéresser.

1.1 Une nouvelle articulation entre théorie et modèle

L'objet principal de Lucas n'étant pas la méthodologie, et celle-ci n'étant abordé souvent que de manière périphérique, en introduction de certains articles, le sens qu'il donne à certains concepts fondamentaux semblent fluctuer. Selon De Vroey, dans la conception de Lucas, « une théorie macroéconomique et un modèle mathématique sont une seule et même chose » (De Vroey, 2015, p.177). Dans « *Methods and Problems in Business Cycle Theory* » (Lucas, 1980a), Lucas affirme plutôt : « une théorie n'est pas une collection d'affirmations sur le comportement de l'économie réelle mais plutôt un ensemble explicite d'instructions pour construire un système parallèle ou analogue - une économie mécanique imitative » (Lucas, 1981, p.272). La théorie fixe un cadre pour construire des modèles macroéconomiques. Autrement dit, ces modèles doivent respecter « la discipline » de l'équilibre général intertem-

porel et être microfondé afin de formuler les équations comportementales du modèle à partir de problèmes d'optimisation au niveau microéconomique.

On voit bien ici comment Lucas rompt avec la vision intuitive de l'articulation entre théorie et modèle, selon laquelle « une théorie est un ensemble de propositions sur la réalité alors qu'un modèle, qu'il soit mathématique ou en prose, est une tentative d'explicitement rigoureusement les implications d'une certaine partie de la théorie » (De Vroey, 2015, p.177). Dans cette optique, la théorisation n'est plus cette activité qui vise à mettre en ordre le monde en en proposant une grille de lecture et en en dégageant des lois.

Dès lors, « une théorie s'occupe de constructions imaginaires », ce qui la conduit à être fondamentalement « non-réaliste » (Ibid.). Lucas en vient à penser que « la focalisation sur le "réalisme" d'un modèle économique subvertit son utilité potentielle pour penser la réalité » (Lucas, 1981, p.271). Le réalisme d'un modèle n'est pas un critère adéquat d'évaluation de celui-ci. Ce qui doit intéresser le macroéconomiste, c'est la capacité de son modèle à nous fournir de « meilleures imitations » de la réalité (Ibid. p.272).

En cela, les travaux de Adelman and Adelman (1959) sur le modèle Klein-Goldberger constitue un exemple de la voie à suivre pour Lucas. A partir de chocs générés sur certaines équations du modèle, celui-ci doit produire par simulation des sentiers d'évolution de ses variables économiques. Un bon modèle est un modèle dont les sentiers simulés reproduisent (qualitativement d'abord, et quantitativement si possible) l'évolution observée dans les séries temporelles réelles des mêmes variables. Le modélisateur cherche à « imiter de près le comportement des séries temporelles de l'économie réelle » (Lucas, 1981, p.219). Les simulations du modèle doivent faire apparaître des séries dont les premiers et seconds moments statistiques sont proches des moments des séries temporelles réelles, tout en retranscrivant avec précision les mouvements de ces différentes séries entre elles.

Cette volonté d'imitation tend à faire naître une vision conséquentialiste de la modélisation. La capacité des simulations du modèle à la reproduction des données statistiques réelles va guider les choix de construction du modèle, ce qui implique un mode de justification particulier de ces choix. Ainsi, Lucas justifie-t-il son économie d'archipel (Lucas, 1972) avec différents marchés distincts situés sur différentes îles par la capacité de son modèle à générer des variations cycliques :

The introduction of separate, informationally distinct markets is not a step toward "realism" or (obviously) "elegance" but, rather, an analytical departure which appears essential (in some form) to an explanation of the way in which business cycles can arise and persist in a competitive economy.

(Lucas, 1981, p.199)

De même l'introduction d'une fonction de capital dans ce modèle ne répond pas à la logique d'une quête d'un plus grand réalisme. Le rôle du capital est d'introduire une forme d'inertie dans le modèle, conduisant ainsi les chocs initiaux à afficher une plus grande persistance dans le temps, ce qui permet de reproduire plus fidèlement les variations cycliques réelles, variations qui affichent une certaine persistance dans les données.

On pourrait dire, en quelque sorte, que ce qui compte pour Lucas est le réalisme des simulations du modèle, dans le sens où ces simulations reproduisent les données observées. Peu importe que le modèle en lui-même soit réaliste, qu'il offre une représentation fidèle, ou du moins partiellement fidèle, ou, pourrait-on dire, vraisemblable, de la manière dont fonctionne une économie de marché, seul compte le résultat final. Toute la construction du modèle est soumise à cet impératif. Le réalisme des hypothèses formulées dans le modèle ne constitue pas un critère de validité des modèles. En cela on peut dès lors affirmer que Lucas revendique une forme d'instrumentalisme méthodologique. Et c'est ce qui le conduit à considérer que toute critique sur le réalisme potentiel des hypothèses du modèle est vaine et inutile. La question du réalisme des hypothèses est sans aucun fondement au vu de l'objectif assigné à la macroéconomie :

One can ask, for example, whether expectations are rational in the Klein-Goldberger model of the United States economy; one cannot ask whether people in the United States have rational expectations.

(Archives de Lucas à Duke University, Various. Box 23, Barro Folder, *dans* De Vroey 2015, p.177)

L'économie modélisée et l'économie réelle doivent être clairement distinguées, et le seul pont qui peut exister entre les deux va des simulations de la première aux séries temporelles de la seconde. Mais cette frontière surveillée ne se justifie que par le rôle unique que Lucas attribue à la macroéconomie : être capable de répondre à des questions de politique économique.

1.2 Le modèle macroéconomique comme instrument de politique économique

La séparation entre économie modélisée et économie réelle a une utilité précise pour Lucas : elle permet de limiter l'immiscion inévitable de l'idéologie dans les travaux des macroéconomistes. Sans cette séparation, la confusion

s'installe entre « les opinions sur la manière dont nous pensons que les économies réelles réagiraient à certaines politiques et les énoncés vérifiables sur la manière dont le modèle réagira » (Lucas, 1981, p.271). Le danger est de considérer de simples opinions comme la conséquence logique d'un modèle, et ainsi de lui accorder le vernis d'une certaine scientificité. Pour Lucas, les mathématiques doivent se mettre au service de la construction d'économie abstraite et éloigner l'idéologie. Ainsi, « le progrès dans la pensée économique consiste à obtenir de meilleurs modèles d'économie abstraites analogues, et non à produire de meilleures *observations verbales sur le monde* » (Ibid. p.276, je souligne)³.

Lucas définit explicitement le rôle du macroéconomiste :

Our task as I see it is to write a FORTRAN program that will accept specific economic policy rules as "inputs" and will generate as "output" statistics describing the operating characteristics of times series we care about, which are predicted to result from these policies.⁴

(Ibid. p.288)

Le macroéconomiste construit son modèle en respectant un certain nombre de « principes architecturaux », les fameuses « instructions » de Lucas, assurant la validité théorique du modèle. Tout particulièrement, il doit veiller à micro-fonder les équations comportementales de son modèle, afin de garantir sa protection contre la Critique de Lucas (Lucas, 1976), c'est-à-dire afin de s'assurer que les paramètres de ces équations soient fonction des règles de politique économique (et donc varient quand ces règles changent). Une fois le modèle bâti, il s'agit de s'assurer que les simulations du modèle produisent des résultats en accord avec les données de l'économie réelle. Cette concordance une fois assurée, on peut alors juger le modèle robuste et l'utiliser pour l'évaluation de politique économique. On entre dans ce modèle différentes règles de politiques économiques, et l'on regarde, après simulation, laquelle produit les résultats économiques les plus appréciables.

Le macroéconomiste se transforme alors, en quelque sorte, en ingénieur, chargé d'élaborer un outil technique, un « logiciel de politique économique

3. Cette affirmation de Lucas entend justifier le fait que l'interprétation graphique de Keynes par Hicks et Modigliani et le développement du modèle IS-LM ont constitué un véritable progrès pour la macroéconomie, plutôt qu'une vulgarisation et un détournement des propos de Keynes. Sans doute Lucas considère-t-il que le modèle IS-LM a permis de clarifier la *Théorie Générale* en formalisant les mécanismes causaux et en écartant ainsi les « observations verbales ».

4. FORTRAN est un langage de programmation qui est utilisé pour le calcul scientifique.

», mis au service des institutions publiques chargées de la politique économique. Lucas s'éloigne ainsi de la figure de l'économiste public, conseillers des princes, dont Keynes et Friedman constituent les parangons. La tâche du macroéconomiste n'est plus de développer des outils de compréhension du monde, de proposer une interprétation de la conjoncture économique, et d'offrir des solutions pragmatiques à certains problèmes économiques. Conséquence de cette conception instrumentaliste du travail scientifique, la théorie économique n'a plus vocation à mettre en ordre le monde et à expliquer les phénomènes qui s'y manifestent. En poussant la logique épistémologique de Lucas jusqu'à son paroxysme, il devient clair que le rôle explicatif du travail de l'économiste passe au second plan. On pourrait même dire qu'il sort purement et simplement du décor. Ce n'est plus la tâche de l'économiste.

En suivant Reiss (2013, p.120), on peut considérer que donner une explication « d'un événement économique spécifique, c'est citer ses causes ; expliquer un phénomène économique général c'est décrire le mécanisme causal qui en est responsable ». Bien entendu, il est possible de distinguer des chaînes de causalité au sein des modèles de la NEC, d'observer comment telle hypothèse conduit à telle conséquence économique au sein du modèle, mais du fait de la frontière que Lucas instaure entre le modèle et le monde réel, ces chaînes de causalité n'ont pas vocation à revêtir une pertinence quelconque au-delà du modèle lui-même. Les enchaînements causaux du modèle n'ont aucune légitimité explicative en dehors du cadre du modèle ; ils ne se réfèrent pas au monde réel. Seul compte le résultat final du mécanisme causal, que l'on compare avec les observations du monde réel.

Cette conception du travail de l'économiste trouve son essence même dans la définition de l'objet d'étude que Lucas destine à la macroéconomie. Celle-ci doit avoir pour objectif de bâtir une théorie générale des cycles d'affaires. Lucas se revendique des contributions des théoriciens du cycle d'affaires du début du XX^{ème} siècle, tels Hayek (1933) ou Mitchell (1913), que les travaux de Keynes ont relégué au second plan. L'objectif de Mitchell et du NBER était d'isoler des cycles économiques, d'en distinguer les phases de « prospérité », de « crise », et de « récession » (Mitchell, 1923). Chaque cycle devait pouvoir être décrit précisément par des enchaînements particuliers entre ces phases et par une certaine périodicité. La définition de Lucas est plus technique. Telle qu'elle est résumée avec précision par Kydland and Prescott (1990), un cycle représente alors « la déviation de la production réelle agrégée par rapport à sa tendance » (Kydland and Prescott, 1990, p.4). Et la théorie des cycles d'affaires a pour but d'étudier « les propriétés statistiques des comouvements des déviations par rapport à la tendance de différents agrégats économiques en fonction de la déviation de la production réelle » (Ibid.). Il n'est plus alors question d'enchaînements de cycles que l'on peut décompo-

ser en différentes phases archétypales. Kim résume bien la transformation sémantique qui s'opère entre les théories du cycle de l'entre-deux-guerres et celle de la NEC :

Comparing contemporary with interwar cycle theories, it can be seen that the research direction has shifted from an explanation of the descriptive characteristics of cycles to the estimation and interpretation of the coefficients in a structural-equation system. It seems, therefore, that Frisch's scheme in some way was significant in changing the concept of cycles – from the cycle understood in terms of *its descriptive characteristics* to the cycle perceived simply as a *special case of economic fluctuations*. In other words, the very meaning of the word "cycle", the wave-like characteristics of economic time series, has come to have less importance.

(Kim, 1988, p.111, je souligne)

La singularité possible des cycles économiques disparaît ; ils sont « tous identiques » (Lucas, 1981, p.218). Il n'est même plus sûr que l'on puisse réellement parler d'une théorie des cycles, et le terme « fluctuations » serait peut-être plus juste. Dès lors, pour Lucas, l'objectif du macroéconomiste n'est pas d'expliquer des événements historiques particuliers. La stagflation que connaît les Etats-Unis dans les années 1970 n'est donc pas un phénomène singulier auquel il faut fournir une explication⁵. Lucas met d'ailleurs en garde les macroéconomistes contre la tentation de répondre aux sirènes de la demande sociale et de construire des théories *ad hoc* à cet effet :

To the journalist, each year brings unprecedented new phenomena, calling for unprecedented new theories (where "theory" amounts to a description of the new phenomena together with the assertion that they are new). Since there is an obvious sense in which this view carries some truth, (...) I have argued elsewhere that it is in our interest to take exactly the opposite viewpoint in the study of business cycles, or as close to an opposite view as we can get by with and will maintain this attitude below.

(Lucas, 1981, p.273)

Se dégage ainsi la vision d'un économiste en surplomb, détaché des événements courants et de la conjoncture présente, et avec pour tâche d'aboutir à

5. Prise de position qui peut sembler paradoxale, du fait même que le terme de « stagflation » a été introduit par les économistes eux-mêmes (et relayé par les media) pour définir la conjoncture jugée inédite de l'époque.

long terme à la construction d'une théorie générale des cycles d'affaires dont les modèles joueront le rôle de laboratoire à des fins de simulation de différentes politiques économiques. Sur ce point, Sargent semble se détacher de son collaborateur. La dimension interprétative et explicative de la macroéconomie doit jouer un rôle plus important pour lui. Il se distingue ainsi de cette vision de la macroéconomie en tant qu'ingénierie. Mais avant d'aller plus loin sur ce point, il est nécessaire d'opérer un léger détour pour s'interroger sur le rôle pratique implicite que joue pour Lucas la défense de l'instrumentalisme méthodologique qu'il déploie.

1.3 L'instrumentalisme méthodologique en tant que stratégie rhétorique ?

On pourrait se demander si l'instrumentalisme méthodologique de Lucas révèle nécessairement de profondes convictions épistémologiques. Sur ce point il est possible d'émettre des doutes et d'avancer que cette position est également en partie le fruit d'un contexte académique particulier : l'émergence de la NEC et sa tentative de prise de pouvoir sur le champ de la macroéconomie et de renversement du paradigme keynésien. Comme l'explique Mäki, l'instrumentalisme comporte une dimension stratégique :

One of the benefits of instrumentalism is that it facilitates dealing with theories or assumptions which are somehow puzzling, such as being counterintuitive, or as being contradicted by experiments or by other theories. The instrumentalist solution is to recommend a relaxed attitude towards such theories : it does not matter that theories appear to include such puzzling features ; once we understand that theories are not intended as factual claims about reality, those features no longer appear as puzzling.

(Mäki, 1998, p.254)

En revendiquant une forme d'instrumentalisme, Lucas cherche à éloigner le regard de l'irréalisme possible des hypothèses formulées dans ses modèles. On a vu ci-dessus comment il en vient à négliger la question du réalisme. Or, c'est sans doute l'angle d'attaque principal utilisé par les économistes keynésiens pour discréditer les travaux de la NEC. Dans son interview avec Klammer, Modigliani met en doute la pertinence de l'hypothèse selon laquelle les travailleurs forment leurs anticipations de manière rationnelle (Klammer, 1984, pp.125-26). Ce procès en réalisme se retrouve sous la plume de Solow (1978) ou de Tobin (1981). En séparant clairement l'économie modélisée de l'économie réelle, et en clamant que parler d'anticipations rationnelles pour

des individus réels n'a pas de sens, Lucas exclut d'office les arguments des keynésiens contre l'hypothèse d'anticipations rationnelles. Le modèle doit être jugé sur les résultats qu'il produit et rien ne sert d'engager le débat sur les hypothèses choisies pour le bâtir⁶.

Cependant, cette volonté de cloisonner les anticipations rationnelles dans la sphère du modèle n'est pas sans failles, et quelques ambiguïtés apparaissent dans les propos de Lucas. Ainsi s'évertue-t-il parfois à justifier leur utilisation dans une perspective qui tend vers une forme de réalisme scientifique, c'est-à-dire dans une perspective qui justifie qu'il peut être approximativement vrai de supposer que les individus dans l'économie réelle forment leurs anticipations de manière rationnelle :

These considerations [sur la distinction de Knight entre risque et incertitude, A.G.] explain why business cycle theorists emphasized the *recurrent* character of the cycle, and why we must hope they were right in doing so. Insofar as business cycles can be viewed as repeated instances of essentially similar events, it will be reasonable to treat agents as reacting to cyclical changes as "risk", or to assume their expectations are *rational*, that they have fairly stable arrangements for collecting and processing information, and that they utilize this information in forecasting the future in a stable way, free of systematic and easily correctable biases.

(Lucas, 1981, p.224, Lucas souligne)

Puisque les cycles se répètent par essence, on peut supposer que les agents en connaissent les mécanismes, et forment donc un modèle de cycles qu'ils utilisent pour anticiper. Lucas entend ainsi trouver une légitimation réaliste à l'hypothèse d'anticipations rationnelles. Sa position méthodologique rigide Lucas semble intenable même pour lui. L'élaboration d'un modèle implique d'engager des discussions en termes de réalisme, ou du moins de vraisemblance, sur les matériaux choisis pour sa construction. On pourrait en fait affirmer que Lucas défend un instrumentalisme « modéré »⁷. La question du réalisme des hypothèses est une question de second ordre, elle est même un fardeau face à ses opposants. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'elle

6. A moins bien entendu, que l'on considère que les hypothèses choisies ne permettent pas de reproduire au mieux les cycles d'affaires réels.

7. Selon Mäki, « a more moderate version of instrumentalism says that theories do possess such semantic properties, but that these properties are irrelevant, the relevant properties being pragmatic. According to this version, it does not matter even if the terms of a theory fail to refer to anything real (*even though they might so refer*) or if the claims of a theory are false (*even though they might be true*) » (Mäki, 1998, p.254, je souligne).

ne revêt pas un minimum de sens dans son esprit. S'il avait été prouvé que l'hypothèse d'anticipations rationnelles constitue une bonne approximation de la manière dont les individus anticipent dans la réalité, nul doute que Lucas se serait saisi de l'occasion pour justifier ses propres modèles. Son attitude est en fait celle d'un économiste qui se veut pragmatique du point de vue méthodologique, revendiquant qu'on le laisse développer ses modèles librement (c'est-à-dire sans remettre en question constamment les hypothèses fondamentales du modèle), la fin devant, à long terme, justifier les moyens employés. Mais dans le même geste, Lucas redéfinit ce que doit être la fin, et celle-ci est unique. La macroéconomie doit construire des modèles d'économies analogues qui seront des laboratoires pour tester différentes règles de politique économique.

Si la position de Sargent est intéressante, c'est justement parce que ce dernier opte pour une stratégie méthodologique différente face aux keynésiens tout en refusant de limiter la macroéconomie à l'objectif unique fixé par Lucas. Sa démarche s'appuie sur une forme de réalisme scientifique qui est absent des propos de Lucas, et qui le conduit à donner un sens différent aux hypothèses d'optimisation des agents et d'anticipations rationnelles.

2 Une autre ambition pour la théorie des anticipations rationnelles

Dans *Rational Expectations and Inflation*, Sargent développe une ambition qui est absente des travaux de Lucas : celle de développer une « théorie des anticipations rationnelles » qui puisse offrir une grille de lecture pour des événements historiques, un nouveau langage pour traiter des phénomènes économiques. Cette théorie repose sur le principe selon lequel les agents économiques sont des agents optimisateurs et prennent en compte les choix de politique économique dans leurs propres décisions. Ce principe, jugé intuitif et de bon sens par Sargent, revêt un caractère réaliste, aux antipodes de l'instrumentalisme prôné par Lucas, et réside au fondement d'une théorie de l'inflation qui permet d'analyser un grand nombre de cas historiques particuliers.

2.1 Un langage à portée pratique

Au moment d'évaluer l'apport de la NEC et d'offrir une comparaison détaillée de ses caractéristiques par rapport au paradigme keynésien, De Vroey considère que l'un des défauts de la NEC est son caractère contre-intuitif et peu accessible au public :

Keynesian macroeconomics theory is simple to understand even by non-economists. Its level of technicality is low. Many of its basic notions have made their way into newspapers and political discourse. Lucasian macroeconomics resorts to new, complex mathematical techniques, such as dynamic programming. Consequently, the technical barrier to entry is much higher than for Keynesian macroeconomics. The Lucasian conception of theory and model is counter-intuitive and of little appeal to the layman.

(De Vroey, 2015, p.190)

On peut se demander si Sargent ne partageait pas le même point de vue dans les années 1980. L'un des point de départ de *Rational Expectations and Inflation* est justement de souligner la portée pratique de l'analyse keynésienne vis-à-vis de sa rivale. Les modèles avec anticipations rationnelles sont, sans conteste, d'une appréhension plus difficile pour les non-initiés :

One consequence of the highly technical orientation of early work on rational expectations in macroeconomics is that an appreciation has been slow to develop for the relevance of the ideas for the practice of day-to-day macroeconomics. Rational expectations macroeconomics reasons with a new set of concepts and a new language. It is not simply proposing new answers to old questions but a new view about which questions are useful to ask. During the long period of dominance of Keynesian macroeconomic theory, there developed a broad body of practical experience in applying the theory quickly in informal contexts. Such experience created ease of application and communication, which were important ingredients in the practical success of Keynesian economics as an applied theory. One of the (legitimate) reasons for resistance to rational expectations ideas in macroeconomics has been that they are perceived as destroying the old language and tools of applied macroeconomics while providing no workable substitute.

(Sargent, 2013, p.xxi)

L'une des raisons des fortes réticences auxquelles la NEC fait face dans les années 1970 est son incapacité à se montrer capable d'être un outil pratique que l'on peut appliquer pour traiter des problèmes macroéconomiques. La force du paradigme keynésien est d'avoir développé un langage qui lui permet d'interpréter de manière intuitive la conjoncture économique et facilite la communication entre macroéconomistes, ainsi qu'avec les décideurs

dans les institutions de la politique économique⁸. En sapant les fondements du paradigme keynésien, la NEC discréditerait en fait la capacité des macroéconomistes à produire un discours sur le réel et à conseiller les autorités publiques. Si la NEC veut mener à bien la révolution méthodologique et théorique qu'elle a entreprise, elle se doit donc de se substituer à l'analyse keynésienne et de remplir les mêmes tâches. C'est tout l'enjeu des articles republiés dans *Rational Expectations and Inflation* :

My main reason for writing this book was to try my hand at putting rational expectations macroeconomics to work at an informal, noneconometric level in order to describe and interpret some recent and historical economic events.

(Sargent, 2013, p.xxi)

The practical success of the rational expectations approach to macroeconomics perhaps ultimately depends on whether it can become a routine device that can be used to think about macroeconomic problems informally and on the backs of envelopes.

(Sargent, 2013, p.14)

Une idée est récurrente dans les citations ci-dessous : celle de l'utilisation de modèles « informels », non-économétriques. Sargent introduit en fait une strate intermédiaire entre l'économie analogue formalisée de Lucas, et l'économie réelle. En extrapolant un peu, on pourrait dire que les modèles informels sont le lieu de passage à travers la frontière entre économie modélisée et économie réelle, là où les principes fondamentaux de la NEC sont utilisés pour nous dire quelque chose sur le monde réel, là où ils *font référence*⁹.

8. Quelques années plus tard, Krugman semble partager le même diagnostic, vantant l'utilité du modèle IS-LM face aux modèles dit « microfondés ». Même si les modèles de type IS-LM sont moins complets et plus *ad hoc*, ils demeurent pour Krugman un outil important de pensée dans les institutions publiques et permettent de raisonner plus facilement sur des questions de politique économique, tout en offrant des réponses qui ne sont que rarement absurdes et erronées (Krugman, 2000, p.41).

9. Même s'il n'existe pas à notre connaissance de preuve textuelle explicite montrant que Sargent reprend le cloisonnement rigide opéré par Lucas entre économie modélisée et économie réelle, il est possible d'en trouver des indices. Ainsi, dans son interview avec Klammer, quand on lui demande s'il considère que les politiques de stabilisation actives sont inefficaces, tout comme dans le modèle théorique élaboré avec Neil Wallace (Sargent and Wallace, 1976), Sargent n'hésite pas à limiter ce résultat au domaine du modèle : « I'd like to distinguish sharply between statements that Neil and I made about particular models, and statements that we make about policy and the world right now. I certainly wouldn't endorse the proposition that any policy doesn't matter and is ineffective » (Klammer, 1984, p.70).

Le travail du macroéconomiste ne peut pas se limiter à l'objectif fixé par Lucas, c'est-à-dire celui de construire des modèles robustes sur le plan théorique et capable de reproduire les données réelles, afin d'y tester des politiques économiques. Le problème est qu'à la fin des années 1970, ces modèles formels ne sont pas encore jugés suffisamment au point pour réaliser l'objectif qui est le leur : ils ne sont pas prêts à être utilisés pour des questions de politique économique. Dès lors, s'ils désirent revendiquer le droit de dire quelque chose sur la conjoncture des États-Unis et sur les politiques à mettre en place, les macroéconomistes nouveaux classiques doivent abandonner le cloisonnement défendu par Lucas. C'est ce que se propose de faire Sargent en défendant un type intermédiaire d'analyse :

But we are still some way from a model suitable for analyzing many interesting questions of macroeconomic policy. This is one reason that it is useful to pursue alternative styles of analysis that try to reflect the basic principle that private agent's behavior depends on the rules of the game set by the government. This brings us to economic history.

(Sargent, 2013, p.13)

La conjoncture difficile des États-Unis dans les années 1970 pousse Sargent à porter son attention sur la question de l'inflation (et non pas sur la question plus générale des cycles d'affaires) qui est d'un intérêt économique immédiat. En se reposant sur les principes fondamentaux de l'analyse des nouveaux classiques, il s'agit de développement des modèles informels permettant d'expliquer certains événements économiques. Porter son regard sur certaines expériences historiques particulières permet alors de tester la pertinence de ces modèles et leur capacité à proposer des mécanismes économiques explicatifs. De tels modèles, en prouvant leur utilité d'un point de vue historique, peuvent ensuite fournir un repère pour traiter des problèmes présents.

2.2 Les principes fondamentaux de la théorie des Anticipations Rationnelles

Selon Sargent lui-même, deux principes sont au coeur de *Rational Expectations and inflation* : « l'interdépendance stratégique » et la nécessité de la coordination entre politique monétaire et politique budgétaire (Sargent, 2013, p.xxii). Le premier principe est au coeur de la théorie des anticipations rationnelles. De manière générale, les agents économiques forment leurs décisions (de consommation, d'investissement, etc...) en fonction de leur environnement (de manière à optimiser des fonctions objectifs). Si un élément

de cet environnement évolue, ils optimisent de nouveau en fonction de ce nouvel environnement. Dès lors, et c'est le sens même de la Critique de Lucas, tout changement dans la manière dont les différentes politiques économiques sont menées conduit les agents à modifier leur comportement. Les institutions de politique économique doivent donc prendre en compte la réaction des agents face à un changement de politique économique. C'est cette idée intuitive qui justifie l'utilisation de l'hypothèse d'anticipations rationnelles. Sargent choisit ainsi un mode de justification des anticipations rationnelles qui se veut beaucoup plus ancré dans une forme de réalisme scientifique.

De cette intuition initiale découle une certaine théorie de l'inflation. Le modèle formel que Sargent a en tête dérive du modèle de l'article de Cagan (1956) sur l'hyperinflation allemande, auquel il ajoute l'hypothèse d'anticipations rationnelles. La demande de base monétaire est la suivante :

$$\frac{M_t}{p_t} = \alpha - \beta E_t \left[\frac{p_{t+1}}{p_t} \right] \alpha > \beta \geq 0$$

avec M_t le stock de base monétaire au temps t , p_t le niveau des prix, et $E_t[.]$ la valeur de $[.]$ anticipée par les agents économiques au temps t . Dans cette équation, la demande de monnaie est une fonction décroissante de l'inflation anticipée, $E_t \left[\frac{p_{t+1}}{p_t} \right]$. Après quelques transformations (voir Sargent, 2013, p.24), on obtient l'expression suivante pour l'inflation :

$$p_t = \frac{1}{\alpha} \sum_{j=0}^{\infty} \left(\frac{\beta}{\alpha} \right)^j E_t M_{t+j}$$

Le niveau des prix est une fonction de l'offre de base monétaire anticipée aujourd'hui et pour toutes les périodes à venir. Ainsi, l'inflation est déterminée par la perception que les agents ont de la politique monétaire future. Si les agents pensent que la Banque Centrale va augmenter la création monétaire, alors les prix augmenteront (quelle que soit l'action effective de la Banque Centrale). Dès lors, l'inflation peut être relativement élevée simplement parce que les agents s'attendent à une politique monétaire expansionniste.

De manière générale, la perception qu'ont les agents à l'égard de l'action des autorités publiques dépend selon Sargent du « régime de politiques économiques » choisi. Ce qui renvoie au deuxième principe fondamental avancé par Sargent, celui de la nécessaire coordination entre politique monétaire et politique budgétaire. A un instant t , le déficit budgétaire n'est pas nécessairement relié à la création de base monétaire. En effet, un déficit peut être financé par l'émission d'obligations d'Etat (Ibid. p.25). Cependant, plus ce déficit se répète à chaque période, plus il est probable qu'il finisse par être financé par de la création monétaire, ce qui, d'un point de vue monétariste, générerait de l'inflation.

Dès lors, la question des anticipations et de la perception des agents face au « régime de politiques économiques » intervient de nouveau. Dans le cadre de « l'arithmétique de la contrainte budgétaire du gouvernement » (Ibid. p.143), tout déficit budgétaire récurrent, qui accroît donc la dette de l'Etat, devra être compensé dans le futur soit par une hausse des recettes et une baisse des dépenses publiques, soit par de la création monétaire. Si les agents anticipent que le premier cas prévaudra, alors nous nous trouvons dans le cadre de l'équivalence ricardienne. Si les agents pensent que les déficits budgétaires conduiront à une politique monétaire expansionniste dans le futur, alors les déficits budgétaires créeront une tendance inflationniste dès aujourd'hui. Face aux déficits présents, les agents anticipent une création de base monétaire supplémentaire dans le futur, ce qui stimule l'inflation aujourd'hui. Dans le cas d'une politique monétaire restrictive, qui vise à ralentir l'inflation, celle-ci ne pourra fonctionner que si elle est coordonnée avec la politique budgétaire, c'est-à-dire s'il n'y a pas de déficits budgétaires. En effet, les déficits impliqueraient que la politique monétaire ne pourrait pas être maintenue dans le temps, ce qui annulerait ses effets et ruinerait les efforts de désinflation, tout en plongeant l'économie concernée dans la récession.

A partir de l'idée que les agents économiques prennent en compte les changements de politiques économiques et anticipent leurs variations dans le futur, Sargent dégage un ensemble de conséquences qui permettent d'interpréter les variations de l'inflation (et dans une certaine mesure celles du chômage et de la croissance). Ses deux principes fondamentaux lui offrent une grille de lecture pour appliquer cette théorie des anticipations rationnelles à des expériences économiques particulières. Mais cette grille de lecture est aussi l'occasion de développer un discours sur les événements présents et sur les moyens de sortir de la « crise des années 1970 ».

3 La théorie des anticipations rationnelles en pratique

Comme expliqué ci-dessus, le premier objectif de Sargent est de tester sa grille de lecture face à des événements historiques, et de les réinterpréter ainsi à l'aune du concept d'anticipations rationnelles. Cette grille de lecture doit permettre de juger de l'efficacité ou non de certaines politiques économiques. Pour Sargent, c'est là l'occasion de se placer (et de placer la NEC) dans l'espace des prises de positions de politiques économiques à la toute fin des années 1970.

3.1 Interpréter des événements particuliers

Dans le recueil *Rational Expectations and Inflation*, l'article le plus connu de Sargent est sans doute « The Ends of Four Big Inflations ». Sargent s'intéresse aux mesures qui ont permis de mettre fin avec succès à une envolée de l'inflation, dans plusieurs pays d'Europe dans les années 1920. L'intérêt de ces mesures est qu'elles ont permis de stopper la croissance de l'inflation sans imposer dans le même temps à la société un coût élevé en termes de chômage et de chute de la production. Sargent s'intéresse ainsi à ce qu'on appelle dès les années 1970 le « ratio de sacrifice », c'est-à-dire les conséquences en termes de chômage et de croissance d'une baisse d'un point du taux d'inflation.

L'idée de Sargent est qu'une politique de désinflation sera efficace et peu coûteuse si elle parvient à être crédible auprès des agents économiques. Comme le montre les équations de la section précédente, l'inflation dépend des anticipations des agents vis-à-vis de la politique monétaire future. Si les agents croient que la politique monétaire sera en effet restrictive dans le futur, alors l'inflation se réduira dès aujourd'hui. Mais Sargent nous met cependant en garde contre la tentation de croire, dans le ce cadre d'analyse, qu'une politique de désinflation est aisée à mener à bien :

This is not to say that it would be easy to eradicate inflation. On the contrary, it would require far more than a few temporary restrictive fiscal and monetary actions. It would require a change in the policy *regime* : there must be an abrupt change in the continuing government *policy*, or *strategy*, for setting deficits now and in the future that is sufficiently binding as to be widely believed.

(Sargent, 2013, p.40, Sargent souligne)

Une politique de désinflation n'a aucune chance de réussir si elle repose sur des actions « isolées » (on retrouve ici l'idée de coordination entre politiques monétaire et budgétaire) et si ces actions sont « temporaires », ou considérées comme telles. La désinflation sera d'autant moins coûteuse si l'action du gouvernement apparaît « résolue et évidente » (Ibid.). Le gouvernement doit donc fixer une stratégie cohérente et durable de lutte contre l'inflation, afin que cette stratégie soit jugée crédible par les agents et influe positivement sur leurs anticipations. Et si les politiques de désinflation mises en place par l'Autriche, la Hongrie, la Pologne et l'Allemagne ont été une réussite, c'est parce que ces politiques ont été jugées crédibles¹⁰.

10. Sargent souligne d'ailleurs que l'inflation a diminué alors même que la quantité de monnaie créée continuait de croître dans des proportions importantes (Ibid. p.42).

Dans « Stopping Moderate Inflation : The Methods of Poincaré and Thatcher », Sargent rentre plus avant dans le détail des « préconditions » nécessaires à la réussite d'une politique de désinflation. Si ces préconditions sont remplies, alors cela implique que « le remède à l'inflation n'est pas coûteux » ou encore qu'on « peut attendre que les théorèmes de neutralité de la théorie *approxime la réalité* » (Ibid. p.116, je souligne). Autrement dit, si la situation économique étudiée respecte un certain nombre de critères, alors le théorème de neutralité de la monnaie, tel qu'exposé par exemple chez Lucas (1972), est valide, et une politique de désinflation n'aura pas d'effets sur les variables réelles de l'économie. On voit bien à travers cette citation que Sargent se situe alors aux antipodes de Lucas, dans l'utilisation qu'il fait des modèles de la NEC. A travers son étude de certaines situations économiques, il cherche à établir dans quels cas ces modèles sont valables. Dans ce type d'analyse, le décloisonnement entre économie modélisée et économie réelle est certain.

Que nous dit Sargent sur ces « préconditions » ? L'expérience du « miracle Poincaré » en France en juillet 1926 lui sert de point de référence. Alors que l'inflation demeurait à des niveaux élevés depuis 1923 et que le franc ne cessait de perdre de sa valeur, Raymond Poincaré, à peine devenu président du conseil, a réussi à faire retourner l'augmentation des prix à un niveau soutenable. Pour cela, il a d'abord pu s'appuyer sur un large consensus politique : tous les partis politiques, exceptés les socialistes et les communistes, se sont rangés derrière lui (Sargent, 2013, p.118). De plus, selon Sargent, la société française affichait un consensus relativement large sur les facteurs économiques de la dépréciation du franc et de l'inflation (« des déficits budgétaires persistants et la pression qui en résulte pour monétiser la dette publique », Ibid.), mais aussi sur la manière de le stabiliser (« augmenter les impôts et réduire les dépenses publiques pour équilibrer le budget, tout en limitant fermement le montant de dette publique que la Banque de France peut monétiser », Ibid.). Ces préconditions formaient ainsi un terreau propice à la réussite de la politique désinflationniste de Poincaré :

The French stabilization thus seems to fit the predictions of the rational expectations equilibrium approach. To the extent that it does fit, one reason is probably the high degree of political and intellectual consensus that prevailed at the time.

(Ibid. p.121)

Peut-on transposer cette analyse à la Grande Bretagne de Margaret Thatcher ? Pour Sargent, la situation est ici plus compliquée. Le large consensus que connaît la France en 1926 est en « grande partie le résultat de circonstances historiques » (Ibid. p.123), et il n'est pas sûr qu'il en soit de même

pour la Grande Bretagne. Or, l'analyse en termes d'anticipations rationnelles « suggère qu'un premier ministre ou même un parti politique uni n'a pas le pouvoir de créer les circonstances requises pour mettre fin à l'inflation rapidement et sans coût » (Ibid. p.115)¹¹. Autrement dit, l'administration Thatcher est dépendante des expériences économiques passées, et du fait qu'elle « arrive au pouvoir après vingt années de politiques de stop-go » (Ibid.). A l'époque où Sargent écrit, Thatcher se heurte à l'opposition du parti travailliste et du parti social démocrate. Les deux camps ne partagent pas le même diagnostic et il n'existe pas « de large consensus sur la théorie » (Ibid. p.116). Les conditions économiques, sociales et politiques auxquelles fait face l'administration Thatcher pousse Sargent à exprimer de sérieux doutes sur sa capacité à réussir à réduire l'inflation :

For all of these reasons, it is difficult to interpret Thatcher's policy actions in terms of the kind of once-and-for-all, widely believed, uncontroversial, and irreversible regime change that rational expectations equilibrium theories assert can cure inflation at little or no cost in terms of real output.

(Ibid.)

Les doutes qu'expriment Sargent sur la réussite potentielle d'une telle politique de désinflation ne s'arrête pas là. La politique de Thatcher, tout comme celle de Reagan, sont condamnées à l'échec, car elles ignorent l'un des principes fondamentaux de la théorie des Anticipations Rationnelles : la coordination entre politique monétaire et politique budgétaire.

Ce principe conduit en effet Sargent à considérer, dans « Reaganomics and Credibility », que la politique du président américain n'a que peu de chance de réussir à diminuer l'inflation sans coût pour la croissance et le chômage. En effet, en 1981, l'administration Reagan met rapidement en place des réductions d'impôts, tout en annonçant des réductions dans les dépenses publiques, qui ne viendront que plus tard. Le déficit budgétaire risque alors de se creuser selon Sargent, ce qui va à l'encontre de la politique monétaire restrictive menée par Paul Volcker à la FED. Les deux politiques entre donc en conflit, et il y a une possibilité pour que les agents considèrent que la FED va être obligée d'assouplir sa politique en monétisant une partie des déficits de l'Etat fédéral, mettant alors en échec le succès de la politique de désinflation :

In this interpretation Reaganomics was not credible because it was not feasible. It was simply not feasible simultaneously to carry

11. Sargent ajoute : « Whether or not the stage is set for successfully implementing a significant new policy regime is the result of intellectual and historical forces that individual political figures influence only marginally » (Ibid.)

out both the fiscal and the monetary aspects of Reaganomics.
Therefore, to rational observers, Reaganomics was incredible.

(Ibid. p.35)

A travers l'analyse de toutes ces expériences économiques historiques ou présentes, Sargent entend justifier l'utilité de la théorie des Anticipations Rationnelles. On comprend mieux dès lors son idée de « modèles informels » qui visent à étudier le domaine d'application des modèles de la NEC et de leurs résultats. L'idée d'agents économiques qui optimisent et qui forment leurs anticipations de manière rationnelle n'est plus alors réduite à n'exister qu'en tant qu'instruction permettant de construire un modèle. Elle a vocation à la vraisemblance, à dire quelque chose sur le monde. Elle résulte d'une intuition qui permet d'en déduire tout un ensemble de comportements potentiels, à même de décrire des phénomènes économiques. Le macroéconomiste n'a pas uniquement pour tâche de bâtir un logiciel de politiques économiques mis à disposition des gouvernants, il doit également être capable d'offrir une grille de lecture des événements macroéconomiques. Et une telle grille de lecture permet d'apporter un jugement, plus ou moins informel, sur la réussite potentielle de telle ou telle politique économique. En cela, on peut affirmer que Sargent défend une autre ambition (ou du moins une ambition supplémentaire) pour la NEC.

3.2 Prendre position dans les débats

Au-delà de son utilité pour interpréter et expliquer des phénomènes économiques passés, la théorie des anticipations rationnelles est donc aussi un outil d'ordre politique, dans le sens où elle entend alimenter les débats autour de l'efficacité des politiques de désinflation à la fin des années 1970 et au début des années 1980.

Tout d'abord, la théorie des Anticipations rationnelles porte en elle une certaine explication de la stagflation. Cette explication est à l'origine de ce que Cristina Romer nomme « *l'ideas hypothesis* » et qui considère que « les idées économiques [dans les années 1970] constituent une des causes fondamentales de la Grande Inflation », car « les décideurs des politiques monétaire et budgétaire étaient contraints ou guidés par un paradigme économique erroné » (Romer, 2005, p.177)¹². Baignés dans la croyance prétendue keynésienne de l'existence d'une courbe de Phillips et de la possibilité de maintenir durablement le chômage à un niveau faible, en échange de quelques points

12. Dans la même veine, voir également Romer and Romer (2002b,a, 2004), Orphanides (2003) ou Nelson (2005)

supplémentaires d'inflation, les décideurs ont mis en place tout au long des années 1960 des politiques de stimulation de la demande.

Pour Sargent, le régime keynésien de politiques économiques a fait évoluer petit à petit les anticipations des agents. Travailleurs et entreprises ont commencé à « anticiper des taux d'inflation élevés et [à s'affronter] dans des négociations à caractère inflationniste à la lumière de ces anticipations », du fait même que « les politiques monétaires et budgétaires du moment et à venir garantissaient ces anticipations » (Sargent, 2013, p.39). Comme on l'a vu ci-dessus, la domination de ces politiques keynésiennes pendant vingt ans est une raison qui rendait Sargent dubitatif vis-à-vis de la capacité de l'administration Thatcher à réduire l'inflation en Grande-Bretagne (Ibid. p.115).

En parallèle de ce diagnostic, la théorie des anticipations rationnelles permet à Sargent de positionner la NEC dans les débats de l'époque sur les remèdes à la stagflation. En suivant les contributions de Sargent rassemblées dans *Rational Expectations and Inflation*, on peut considérer qu'il découle de la théorie des anticipations rationnelles une certaine prise de position sur la politique économique à même de résoudre les problèmes de la stagflation, position qui contraste, bien entendu, avec celle défendue plus ou moins unanimement par les keynésiens de premier plan, mais aussi avec les propositions des monétaristes.

La question qui domine les débats est celle du coût en termes de chômage et de perte de production d'une politique de désinflation. Pour Sargent, deux camps s'opposent ici. Le premier est convaincu que :

Cette inflation présente une inertie tenace et auto-entretenu [stubborn, self-sustaining momentum] et que le remède ne réside pas dans des mesures conventionnelles de restrictions monétaires et budgétaires, ou bien, si on regarde les conséquences durables et étendues en termes de chômage, le coût de l'éradication du chômage par des mesures monétaires et budgétaires serait prohibitif.

(Ibid. p.38)

Pour des keynésiens tels que Tobin, Samuelson ou Okun, le coût en termes de ratio de sacrifice est bien trop élevé, car l'inflation n'évolue que trop lentement du fait de son inertie. Il est alors nécessaire de considérer des mesures autres que des mesures « conventionnelles », telles que, par exemple, une politique des revenus (Okun, 1977).

Le point de vue des anticipations rationnelles, selon Sargent, implique de rejeter cette vision d'un « *momentum* ». Si l'inflation semble lente à réagir, c'est parce que le régime keynésien de politiques économiques a fixé les agents dans un certain régime d'anticipations, et toute réévaluation à la baisse de

l'inflation est lente. Mais si cette réévaluation des anticipations est lente, c'est justement parce qu'elle est garantie par le régime de politiques économiques. Sargent défend une position qui peut être jugée comme plus optimiste, dans le sens où il est selon lui possible que la désinflation soit à la fois rapide et peu coûteuse. Mais pour cela, il faut transformer radicalement le régime de politiques économiques, et que ce changement soit jugé crédible pour les agents.

Cet optimisme est cependant tout relatif tant on a vu ci-dessus que les conditions nécessaires à cette crédibilité peuvent être restrictives. Il faut envisager les préconisations politiques de Sargent comme des préconisations de long terme. Au sujet de la coordination entre politique monétaire et politique budgétaire, par exemple, il nous explique :

Superior outcomes would be achieved if the responsibilities of the monetary and fiscal authorities were to be legislatively or constitutionally restricted so as to determine in advance which institutions are to lead and which are to follow.

(Sargent, 2013, p.36)

On retrouve d'ailleurs ce point dans le seul article vraiment politique écrit par Lucas. Pour ce dernier, il est nécessaire de penser des institutions économiques qui permettent « d'offrir un environnement *stable et prévisible* pour le secteur privé » (Lucas, 1980b, p.210, je souligne). Un nouveau régime de politiques économiques qui garantisse des anticipations stables prend du temps à s'établir. Mais c'est ce qui justifie de tenter de le mettre en place le plus rapidement possible, pour sortir de l'impasse du régime keynésien.

Cependant, Sargent ne se contente pas de s'opposer aux keynésiens. Il prend également position contre les monétaristes et leur programme de désinflation graduelle. Inspirée par les monétaristes, l'administration Thatcher se proposait de mettre en place, en 1979, un plan d'action sur cinq ans, qui visait à réduire progressivement le taux de croissance de l'offre de monnaie (en ciblant l'agrégat monétaire M3), ainsi que les dépenses publiques (Ibid. pp.124-25). Pour Sargent, l'idée monétariste centrale de ce plan est que « même face à des déficits budgétaires persistants, en maniant l'offre de monnaie comme il le faut, le gouvernement peut éviter l'inflation » (Ibid. pp.125-26). Mais un tel plan se heurte à la question de sa crédibilité :

The preceding argument raises questions about the credibility of an announced plan to lower the monetary growth rate and to move to a k -percent, while simultaneously projecting substantial government budget deficits for the several years in the immediate future. The doubtful credibility of such a plan stems from the fact

that a large permanent real government deficit is simply incompatible with a k -percent rule for the monetary base. A minimal requirement that a plan be credible is that it be feasible in the first place.

(Ibid. p.127)

La politique monétaire ne peut être jugée crédible que si les agents considèrent que les déficits budgétaires disparaîtront dans le futur et que des excédents seront générés pour rembourser l'endettement des périodes précédentes. Mais après plusieurs années de politiques keynésiennes, il n'est pas certain que les agents fassent confiance au gouvernement pour réduire les déficits. Autrement dit, pour Sargent, pour que la politique de désinflation soit crédible, il faut qu'elle apparaisse réalisable dès aujourd'hui, et il faut donc que les déficits soient supprimés le plus tôt possible. Sargent préconise ainsi des mesures drastiques, car le gradualisme laisse ouvert la possibilité que l'engagement initial ne soit pas tenue sur le long terme, et rend donc cette politique non-crédible, et ainsi coûteuse en termes de chômage et de baisse de production.

Ainsi, Sargent est animé par l'idée d'utiliser la théorie des Anticipations Rationnelles pour interpréter les événements présents et comme outil d'analyse des politiques économiques. Elle constitue un guide pour juger de la potentielle réussite d'une politique. Elle est donc un outil intellectuel, d'un ordre tout autre que l'outil technique proposé par Lucas.

Conclusion

Si Lucas a été perçu comme « le maître de la méthodologie », c'est sans doute en partie car il affiche une certaine pureté et une certaine clarté dans ses préconisations. La lecture des articles les plus importants de Lucas donne une bonne idée de ce que doit être la bonne macroéconomie. Pour qu'elle soit rigoureuse, elle doit s'émanciper le plus possible de l'idéologie. Mathématiques et séparation stricte entre le modèle et la réalité sont les instruments de cette émancipation. Nul doute que ces considérations sur la macroéconomie sont en partie des prises de position stratégiques : il s'agit de renvoyer les keynésiens dans les cordes, en renvoyant dans le camp adverse les accusations de parti pris idéologique.

Mais par la même occasion, Lucas semble ainsi appauvrir le statut du macroéconomiste, réduit au rôle d'ingénieur dédié à la simulation informatique de politiques économiques. Par opposition, c'est donc un réenrichissement de l'objet de la macroéconomie que nous propose Sargent. L'économie a vocation

à expliquer le monde, à nous éclairer au milieu du brouillard de la complexité du monde. Les anticipations rationnelles, en tant qu'intuition fondamentale pour comprendre les interactions économiques, nous offre un point de départ pour penser des phénomènes macroéconomiques et pour les mettre en ordre. La grille de lecture qui en résulte doit enrichir notre compréhension de l'économie réelle et ainsi favoriser notre capacité à agir sur elle. Les principes aux fondements des modèles de la NEC dépassent ici leur cadre originel d'émergence pour se mesurer à la complexité du monde réel.

On peut alors considérer que cette vision de la macroéconomie atteste d'une véritable rupture avec la méthodologie prudente prônée par Lucas, et va ainsi clairement à l'encontre des préconisations du père de la NEC. C'est en tout cas ce que semble penser De Vroey au sujet des travaux de Kydland et Prescott. Il souligne l'ambiguïté qui peut exister dans les formulations de ces derniers, tendant à faire croire au lecteur qu'une proposition « concerne la réalité, alors même que sa pertinence est limitée à l'économie modélisée » (De Vroey, 2015, p.304). En négligeant la séparation entre économie modélisée et économie réelle, ils nous font penser « que les anticipations rationnelles, la discipline de l'équilibre, et ainsi de suite, sont des caractéristiques de la réalité, alors même qu'il ne s'agit que d'outil pour bâtir des modèles » (Ibid. p.305).

Il est alors évident que Sargent a pris le même chemin que Kydland et Prescott, à la différence près que celui-ci en est parfaitement conscient pendant que ceux-là ne formulent aucune revendication méthodologique particulière. Enfilant le costume de Lucas, on pourrait reprocher à Sargent son utilisation abusive du concept d'anticipations rationnelles, qui n'a pas vocation à faire référence et à être utilisé comme principe explicatif général, et l'on pourrait alors paraphraser Lucas lui même, en affirmant :

The term "rational expectations", as Muth used it, refers to a consistency axiom for economic models, so it can be given precise meaning only in the context of specific models. I think this is why attempts to define rational expectations in a model-free way tend to come out either vacuous ("People do the best they can with the information they have") or silly ("People know the true structure of the world they live in").

(Lucas, 1987, p.13)

Une telle pratique serait cependant une véritable usurpation d'identité, l'intéressé n'ayant jamais pris la peine de se faire justice.

S'il est « le maître de la méthodologie », c'est sans doute qu'il a su prendre ses distances de prises de position plus contestables, en affichant les oripeaux du scientifique détaché de l'idéologie et des considérations trop présentes.

Par sa position, il s'est efforcé de ne pas avoir les mains sales et de rester du côté des « justes », tout en servant ainsi d'appui et de force légitimante pour les nouveaux classiques qui n'affichaient pas la même pureté méthodologique. Mais nul doute que la NEC n'aurait pas connu un tel succès si ces deux ambitions, paradoxalement tout aussi complémentaires qu'antagoniques, n'avaient coexisté.

Références

- Adelman, I. and Adelman, F. L. (1959). The Dynamic Properties of the Klein-Goldberger Model. *Econometrica*, 27(4) :596–625.
- Boumans, M. (1997). Lucas and Artificial Worlds. *History of Political Economics*, 29(4) :63–88.
- Cagan, P. (1956). The Monetary Dynamics of Hyperinflation. In Friedman, M., editor, *Studies in the quantity theory of money*, pages 25–117. University of Chicago Press.
- De Vroey, M. (2009). *Keynes, Lucas : d'une macroéconomie à l'autre*. Dalloz, Paris.
- De Vroey, M. (2015). *A History of Modern Macroeconomics from Keynes to Lucas and Beyond*. Cambridge University Press, Cambridge (UK). Forthcoming.
- Hayek, F. A. (1933). *Monetary theory and the trade cycle*. Jonathan Cape, London.
- Kim, K. (1988). *Equilibrium Business Cycle Theory in Historical Perspective*. Cambridge University Press, Cambridge (UK).
- Klamer, A. (1984). *The New Classical Macroeconomics. Conversations with the New Classical Economists and Opponents*. Wheatsheaf Books, Brighton (UK).
- Krugman, P. (2000). How complicated does the model have to be? *Oxford Review of Economic Policy*, 16(4) :33–42.
- Kydland, F. E. and Prescott, E. C. (1990). Business Cycles : Real Facts and a Monetary Myth. *Federal Reserve Bank of Minneapolis Quarterly Review*, 14(2) :3–18.
- Lucas, R. E. (1972). Expectations and the Neutrality of Money. *Journal of Economic Theory*, 4(2) :103–124.
- Lucas, R. E. (1976). Econometric Policy Evaluation : A Critique. *Carnegie-Rochester Conference Series on Public Policy*, 1 :19–46.
- Lucas, R. E. (1980a). Methods and Problems in Business Cycle Theory. *Journal of Money, Credit and Banking*, 12(4) :696–715.

- Lucas, R. E. (1980b). Rules, discretion, and the role of the economic advisor. In Fischer, S., editor, *Rational expectations and economic policy*, pages 199–210. University of Chicago Press.
- Lucas, R. E. (1981). *Studies in Business-Cycle Theory*. MIT Press, Cambridge, MA.
- Lucas, R. E. (1987). *Models of Business Cycles*. Basil Blackwell, Oxford.
- Mitchell, W. C. (1913). *Business cycles*, volume 3. University of California Press.
- Mitchell, W. C. (1923). Business cycles. In *Business Cycles and Unemployment*, pages 7–20. NBER.
- Mäki, U. (1998). Instrumentalism. In *Handbook of Economic Methodology*, pages 253–256. Edward Elgar Publishing.
- Mäki, U. (2012). Realism and Antirealism about Economics. In *Philosophy of Economics*, pages 3–24. Noth-Holland.
- Nelson, E. (2005). The Great Inflation of the Seventies : What really happened? *Advances in Macroeconomics*, 5(1) :1534–6013.
- Okun, A. M. (1977). The Great Stagflation Swamp. *Challenge*, 20(5) :6–13.
- Orphanides, A. (2003). The Quest for Prosperity without Inflation. *Journal of Monetary Economics*, 50(3) :633–663.
- Putnam, H. (1975). What Is "Realism"? *Proceedings of the Aristotelian Society*, 76 :177–194.
- Reiss, J. (2013). *Philosophy of economics : a contemporary introduction*. Routledge Contemporary Introductions to Philosophy. Routledge, New York, NY.
- Romer, C. D. (2005). Commentary on "Origins of the Great inflation" by Meltzer. *Federal Reserve Bank of St. Louis Review*, 87(2) :177–186.
- Romer, C. D. and Romer, D. H. (2002a). The evolution of economic understanding and postwar stabilization policy. Technical report, National Bureau of Economic Research.
- Romer, C. D. and Romer, D. H. (2002b). A Rehabilitation of Monetary Policy in the 1950's. *The American Economic Review*, 92(2) :121–127.

- Romer, C. D. and Romer, D. H. (2004). Choosing the Federal Reserve Chair : Lessons from History. *The Journal of Economic Perspectives*, 18(1) :129–162.
- Sargent, T. J. (2013). *Rational Expectations and Inflation*. Princeton University Press.
- Sargent, T. J. and Wallace, N. (1976). Rational expectations and the theory of economic policy. *Journal of Monetary Economics*, 2(2) :169–183.
- Snowdon, B. and Vane, H. R. (2005). *Modern Macroeconomics : Its Origins, Development and Current State*. Edward Elgar, Cheltenham (UK).
- Solow, R. (1978). Summary and Evaluation. In *After the Phillips Curve : Persistence of High Inflation and High Unemployment*, Federal Reserve of Boston Conference Series, pages 203–209. Federal Reserve of Boston.
- Tobin, J. (1981). The Monetarist Counter-Revolution Today-An Appraisal. *The Economic Journal*, 91(361) :29–42.
- Vercelli, A. (1991). *Methodological Foundations of Macroeconomics : Keynes and Lucas*. Cambridge University Press, Cambridge (UK).